Document généré le 7 mai 2024 04:07

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

L'écriture

Kira Doherty

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13652ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Doherty, K. (1998). L'écriture. *Moebius*, (78), 23–24.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Kira Doherty, 15 ans BCS

L'écriture

L'écrivain est un membre de notre société qui possède un pouvoir très particulier: le pouvoir de l'écriture. Il est l'architecte de la langue. Il construit des mondes et des fantaisies avec des mots. Il crée des vies et des âmes fictives qui tissent la toile d'une histoire. Il manipule nos émotions et nos pensées avec de petits flocons d'encre sur un papier blanc. Il crée des univers et nous laisse jouir de ses pages comme les papillons qui flottent dans un pâturage de fleurs sauvages. Ce pouvoir, quasiment magique, doit être respecté, admiré et apprécié. Pour moi, il correspond davantage à une frustration qu'à une libération.

L'écriture représente un marécage dans lequel chaque pas est un défi. Dans cette lutte, je me débats, je me tords de douleur et je vide mes poumons dans un tel cri d'angoisse que j'ai l'impression d'être confondue avec le vide. Exaspérée, je lève la tête pour voir le marécage s'étendre encore jusqu'à l'horizon en se moquant de moi.

Écrire pour moi, c'est comme gravir une échelle. Les mots, qui en sont les échelons, sont maladroits, et je ne peux pas les saisir, car ils glissent entre mes mains. Souvent, en montant sur cette échelle, je prends conscience que le prochain échelon est absent. À l'occasion, je tombe et, après avoir soigné mes plaies, je dois tout recommencer.

Mes copains, je les vois descendre des rivières de mots plaisantes dans des bateaux stables qui voguent lentement mais sûrement vers l'océan du texte fini. Quand ils ont besoin de mots, ils les pêchent dans la rivière comme de grands saumons robustes imprégnés de sensibilité. Au lieu de mon échelle périlleuse, je les vois gravir des escaliers de marbre, solides et polis, confiants à chaque pas. Et je les regarde d'un air jaloux du milieu de mon marécage de

mots, je respire l'air fétide, sentant la boue humide s'écraser entre mes orteils froids. Alors je me demande: Pourquoi ne pas sombrer dans le marécage? Pourquoi ne pas cesser de me battre contre cette bouillasse? Qu'est-ce qui m'empêche d'abandonner cette quête futile? Mais si je lève les yeux et regarde à l'horizon, je peux presque voir des rivières calmes et des escaliers de marbre qui montent et montent jusqu'au ciel, et après chaque traversée, je pense que je vois ces rivières se rapprocher, juste un petit peu. Chaque jour, malgré ces obstacles qui m'entourent, je me dis que je les atteindrai en temps et lieu. Je me laverai alors dans ces sources limpides et jouirai de mes propres pages comme des papillons dans un pâturage de fleurs sauvages. Ce sera moi qui aurai fait pousser ces fleurs, ce sera moi qui aurai donné la vie à ces papillons, et ce sera moi qui aurai créé leur monde…